

LE DERNIER
SUR LA PISTE

RAPHAËL ZAOUÏ

LE DERNIER
SUR LA PISTE

RÉCIT

Harper
Collins
TRAVÉRSÉE

WAGRAM \ LIVRES

© 2024, HarperCollins France.
© 2024, Wagram Livres.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

WAGRAM LIVRES

61, rue de Turenne, 75003 Paris
Tél. : 01 56 53 76 00

www.wagram-stories.com

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13
Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

ISBN 979-1-0339-1755-7 — ISSN 2724-9972

*À toi, maman, qui ne me quittera jamais.
À l'amour et la tendresse que tu m'as donnés
et qui font aujourd'hui l'homme,
l'artiste et le père que je suis devenu.*

PROLOGUE

C'était ce genre de samedi matin. Les samedis matin seul. Seul avec mon fils. Personne n'existe sur Insta, sur Messenger ou sur WhatsApp entre 6 et 11 heures le samedi. Même mon meilleur pote, un lève-tôt invétéré, n'est pas foutu de me répondre. Ce samedi-là, la première charge de mon fils est arrivée à 5 h 30. Il voulait dormir avec moi, et j'ai eu du mal à refuser parce que j'avais envie de ses petits bras autour de mon cou, de son corps chaud près du mien. La contention affective d'un gamin de deux ans, ça rend vite accro. Le problème, c'est que je n'ai pas réussi à retrouver le sommeil. J'avais dû interrompre un cycle, ou quelque chose comme ça. Bref, après vingt minutes d'ennui total dans le noir, j'ai fini par attraper mon précieux smartphone. Seulement en veille, l'enfant s'est rué sur

moi : « On va manger un Kinder, papa ? » Je me suis dit qu'à tout casser je pourrais gratter trente minutes de demi-sommeil dans une lutte faite de cris et de pleurs, et je n'avais clairement pas envie de mener cette bataille.

Donc à 6 heures, tout le monde debout, verre de lait, Kinder, télé. Pour ceux qui seraient tentés de me juger, attendez le moment où mon fils reviendra avec une pile électrique dans la bouche. La nuit se terminait à peine, *Pokémon* défilait sur l'écran, et je tentais de retrouver le sommeil sur le canapé du salon. Toute la nuit, sa mère m'avait abreuvé de messages d'amour, un amour trempé dans beaucoup d'alcool. Je l'avais brièvement eue au téléphone vers 5 h 50, elle était en sécurité avec des amis, elle allait en after, et j'ai commencé à voir apparaître sur ma lèvre inférieure un putain de bouton de fièvre.

Pendant une heure, j'ai réussi à me rendormir, dos à la télé sous un plaid extrêmement doux. Évidemment, pendant cette heure-là, l'enfant a dévasté le salon. Déchargeant une tonne de jouets sur la table basse, éventrant un paquet d'allumettes sur le tapis et terminant en apothéose avec son verre de lait renversé au milieu de tout ce bordel. Fin de ma sieste matinale. Ensuqué, les yeux encore collants, j'ai proféré quelques menaces. Le lait s'est propagé sur le tapis et, malgré

mon rôle de modèle suprême, je n'ai pu retenir un classique « Fait chier-putain-vie de merde ».

Quand sa mère, l'amour de ma vie, est rentrée, j'avais encore quelques feuilles de sopalin dans les mains. Elle était complètement bourrée et franchement magnifique. Elle fait partie de cette frange de la population à qui l'éthanol sied à merveille. Si je n'avais pas cessé de l'aimer deux semaines auparavant, j'aurais enfermé notre fils dans sa chambre et je lui aurais sauté dessus. Je me suis contenté de lui dire de ne pas m'embrasser parce que j'avais peut-être un bouton de fièvre.

— Tu m'en veux ?

— Non, non, pas du tout, juste ça me soûle cette histoire de verre de lait renversé et de bouton de fièvre...

— Tu fais de l'herpès, toi ?

— Aucune idée.

— Il faut changer Bibou.

— Je m'en charge, t'inquiète.

Après cet échange passionné, ma douce princesse est allée trouver un repos bien mérité.

Il était tout juste 9 heures. L'heure et les conditions idéales pour écrire un tube. Sur la pointe des pieds, je suis allé chercher ma guitare Martin LX1 suspendue dans notre chambre. Dans la pénombre, j'ai éclaté mon tibia sur un coin du lit. La jambe meurtrie, je suis

retourné dans le capharnaüm du salon. J'ai grattouillé un accord de *do*. Je commence toujours par celui-là, puis je me rappelle que je commence toujours par celui-là, alors j'essaie de faire des *mi* bémol 9 et je reviens sur une suite simple de majeurs et de mineurs parce que je suis harmoniquement incapable de faire une jolie suite d'accords avec des septièmes et des neuvièmes. Cette fois-ci, au lieu du sempiternel *la-fa-do-sol*, j'ai tenté un *la-sol-fa-do-sol-fa*. J'ai baragouiné un couplet sur ma vie au point mort, mon passé de rock star, sur les doutes, les échecs, la lose, et je me suis souvenu que j'avais déjà baragouiné ça six ou sept fois dans des chansons similaires. L'impression de répétition m'a directement aspiré dans un gouffre de démotivation.

J'ai lâché Martin (qu'il faut prononcer « Martine »), j'ai attrapé mon smartphone et vérifié à trois reprises que personne n'avait répondu à mes messages, j'ai réactualisé ma page Insta pour voir si par hasard je n'étais pas passé de 33,2 K à 33,3 K, un chiffre plus rond, plus beau, qui aurait su à coup sûr me délivrer une petite décharge de sérotonine, mais non, j'avais bien toujours 33 200 followers. J'ai relevé la tête vers mon fils, je me suis dit que ce serait bien que je m'occupe de lui plutôt que de traîner sur cet objet de Satan bouffeur d'âmes. C'est à ce moment-là que je me suis aperçu qu'il était en train de grignoter une

pile AAA. Un précieux trophée qu'il avait arraché du cul de sa veilleuse. Il fallait qu'on sorte, qu'on range, qu'on s'habille et qu'on remette notre vie en place.

— Allez, Bibou, on range !

— Non, veux pas ranger.

— Allez, si, mon cœur, la flemme de m'embrouiller là.

J'ai réussi à le convaincre de remettre tous ses minuscules animaux en plastique dans leur boîte, tandis que je m'affairais entre les lettres magnétiques et les cartes Pat' Patrouille éparpillées aux quatre coins de la pièce. J'ai envoyé un message dans le groupe de conversation WhatsApp de la crèche : Kidz Crew. Le seul endroit numérique où j'étais susceptible de recevoir enfin un signe de vie extérieure. « On bouge à Carpeaux si vous êtes chauds. » Carpeaux, c'est un square situé à quatre cent cinquante mètres de chez moi. Depuis un an maintenant je connais le nom de tous les parcs du quartier, leurs spécificités et la distance exacte qui les sépare de notre appartement. Je n'ai pas pu m'empêcher de ressentir une légère anomalie à l'idée d'avoir intégré ces nouvelles données.

« On se change et on va au parc, go go go. » Le mangeur de piles s'est mis à courir en laissant échapper un délicat rire enfantin, et je me suis dit que j'avais tellement d'amour pour cette petite personne que parfois ça finissait par me faire mal. Celui que l'on porte à

son enfant est une sacrée dope et, comme toutes les dopes, il y a toujours un moment où on a peur de se perdre dans l'accoutumance. Ne plus ressentir d'amour par la force de l'habitude, c'est le propre de l'humain. Malheureusement pour moi, l'être que j'aime le plus au monde s'était à nouveau chié dessus, un truc bien liquide à te passer l'envie du petit déj'.

Ce samedi-là était un samedi maussade, une vraie saloperie de samedi d'automne. Le ciel était gris et mon cœur aussi. Mon cerveau avait commencé à mouliner fort depuis une énième crise de couple. Le Covid, la fin de ma carrière musicale, les couches. Tout m'avait poussé dans les bras de l'ennui, de la négation de mes pulsions et dans l'inconfort du confort quotidien. J'avais créé mon petit nid, ma petite famille, mes petites habitudes. J'avais perdu ma liberté, mon goût du risque et ma créativité. Une partie de moi-même avait voulu tout ça. Avec la mort de ma mère et la naissance de mon fils, j'avais été attiré par une forme de stabilité alors inconnue à ma vie. Mais maintenant que le temps avait fait son œuvre, que j'avais essayé fort d'être ce compagnon idéal, ce père de famille responsable, que restait-il ? C'est comme si j'avais été enfermé dans un rôle qui n'était pas le mien. Celui de quelqu'un de fiable et de fidèle, qui adore ses beaux-parents et accepte

d'être invité au mariage de gens qu'il connaît à peine. Et là, au beau milieu du square Carpeaux, perdu dans la marée de poussettes Yoyo, je ne me sentais plus à ma place. Je n'avais plus la force de dire bonjour aux autres parents, d'être aussi mal habillé et de devoir prendre une voix niaise en m'adressant à mon fils. Il était temps que les choses changent.

|

LE SUCCÈS

L'ODEUR DU SM58

Je m'étais donné deux ans pour réussir dans la musique.

Histoire d'arrondir les fins de mois, j'avais trouvé un mi-temps dans un collège de Saint-Germain-des-Prés où je surveillais des ados dix-huit heures par semaine contre 689 euros net par mois.

En complément de ce salaire de misère, je pouvais compter sur les APL et la prime d'activité. Une vie de bohème sur le dos du contribuable. Tous les lundis, je posais un billet de 50 balles sur la commode de l'entrée, il devait me faire la semaine. Je ne bouffais que des pâtes, m'habillais chez Guerrisol, et mes potes me payaient des coups. Si je me suis raccroché à la musique, c'est parce que je n'avais véritablement pas d'autre planche de salut. Après trois ans dans une école de journalisme privée, je me retrouvais avec un diplôme sans grande valeur et

pas l'ombre d'une motivation sérieuse pour chercher du travail. Ma vie professionnelle ne m'intéressait guère, je découvrais la fête, l'amour libre et l'amitié solide. Profiter de Pigalle, écrire des chansons en français et gagner assez d'argent pour survivre : voilà tout ce dont j'avais besoin. Et tant pis si la suite de mon existence ne semblait pas tracée d'un trait rectiligne.

Depuis quelques années déjà, j'étais accro aux sensations : les spots qui chauffent les joues, l'odeur métallique du micro SM58, la sueur, les applaudissements. Malgré le ridicule de certaines de mes prestations, il se jouait de grands concerts dans ma tête, et peu importait ce que la réalité avait à y redire. Quand j'étais face au public, il se passait un truc entre nous, une émotion particulière que j'arrivais à transmettre grâce à mon art. Toute cette galère n'était rien face à ces moments-là. Le sourire un peu niais, je finissais les concerts en remerciant chaleureusement des gens qui n'en avaient rien à foutre. Mes quelques potes dans la salle murmuraient sûrement que mon avenir allait être compliqué. S'il ne s'était pas agi de moi, j'aurais d'ailleurs murmuré la même chose. Mais ils donnaient le change et me congratulaient quand je sortais de scène. Transpirant, heureux, un peu bourré, j'avais l'impression d'avoir accompli mon devoir. Celui d'être un artiste.